



# Henri Rebol

## *Une passion pyrénéenne*



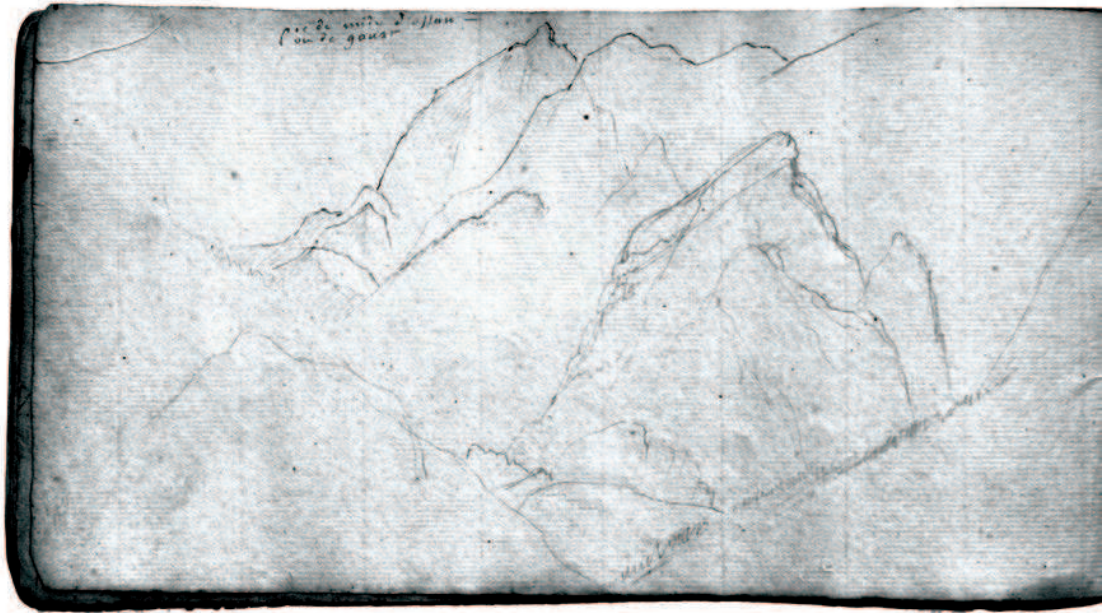
*Le lac de Gaube.*

**A**près avoir « passé son bac » à Paris, Henri Rebol revient à Pézenas, puis part vers Toulouse poursuivre des études de droit. Les lettres anciennes, la musique, le droit, la législation sont les matières nobles enseignées à cette époque. Il arrive dans la Ville Rose, proche des Pyrénées, en 1782 et décroche sa licence en 1784. Manifestement, ce sujet ne l'enthousiasme guère, mais à Toulouse, il rencontre la bonne société et intègre un cercle d'amis qui se passionnent pour les nouveaux sujets d'études à savoir : les sciences descriptives, la physique et la chimie. Cette dernière matière constitue pour Henri Rebol une révélation. Son engouement est tel qu'il correspondra avec les meilleurs savants comme Laplace, Condorcet et Lavoisier avec qui il mettra au point un instrument permettant de mesurer la quantité d'oxygène dans l'atmosphère. Cet instrument prendra le nom d'eudiomètre de Rebol.

La première mention d'Henri Rebol dans les Pyrénées date de 1786. Jusqu'à cette date, ce massif montagneux n'a été pratiqué que par les botanistes et les curistes, donc dans une zone d'accès relativement aisé. L'on parcourt les estives, les flancs des montagnes, à la recherche de plantes pour compléter un herbier, pour augmenter la pharmacopée ; l'on trompe l'ennui des stations thermales par les jeux ou les promenades à cheval jusque vers les sites les plus beaux qui deviendront « romantiques », et l'on s'arrête là. Henri Rebol sera un des premiers à pousser les portes de l'inconnu pour traverser cet angoissant « chaos » et accéder ainsi aux sommets, pour décrire objectivement sa vision de ce monde si menaçant pour ses contemporains.

Que fait-il en cet été 1786 ? Séjournant chez des amis à Oloron-Sainte-Marie, il mesure la hauteur relative du pic d'Anie, séparant

*Pic de midy d'Ossau  
vu de Goust, [crayon  
à mine grosse/ mine  
sèche/ plume ?] sur  
papier, 12,4 x 23 cm,  
collection famille  
Reboul. Photo  
Famille Reboul.*



béarnais et basques, puis accède à son sommet (2504 m). C'est la deuxième ascension connue après celle de François Flamichon, ingénieur géographe du roi, pour l'établissement de la carte de Cassini. Si la montée ne comporte aucune difficulté sérieuse, les préjugés et les superstitions des autochtones obligent à de très longs détours, sur un terrain chaotique à souhait, pour atteindre le but. Que fait-il là haut ? Il mesure avec son eudiomètre, mis au point l'année d'avant, la quantité d'oxygène et relève la hauteur relative de trois autres pics dont le Vignemale, le plus haut sommet des Pyrénées françaises.

1786 le voit également dans un village au nord de Tarbes, Sarniguet, avec son ami et astronome Jean Vidal natif de Mirepoix (Ariège) mesurant encore des hauteurs relatives de quelques points remarquables. Les deux compagnons accèdent au sommet du Bigorre avec toujours des instruments de mesure dont l'eudiomètre.

Nous le voyons bien, c'est la science qui pousse Henri Reboul dans les montagnes. Dans son mémoire présenté à l'académie des sciences de Toulouse, il nous laisse bien comprendre que ses voyages à Sarniguet, puis au sommet du Bigorre, ne sont là que pour poser des jalons qui présagent une expédition plus conséquente l'année suivante. Lorsqu'en 1816, Henri Reboul nous apprend que Lavoisier avait voulu participer à cet ambitieux projet, l'on devine sans difficulté que celui-ci date de 1785 alors que Reboul était à Paris chez Lavoisier, là où il rencontre notamment Gaspard Monge (un des fondateurs de Polytechnique), Jean Darcet (première chaire de chimie) et Horace de Saussure (père de l'alpinisme). Quel était ce projet : mettre au point une échelle graduée verticale pour étudier

les variations mécaniques de l'atmosphère ; faire un parallèle entre ces variations et le comportement d'une colonne de mercure dans un baromètre et dans un thermomètre. Une fois cette graduation établie, elle servira effectivement à la mesure des autres sommets par des moyens trigonométriques. La simple mesure de l'altitude du Bigorre, ce que retient la mémoire collective en y attachant Reboul, n'a pas de sens puisque celle-ci avait déjà été mesurée depuis Toulouse par Jean Vidal qui concluait à la supériorité du Bigorre sur le Canigou alors vu comme la plus haute montagne des Pyrénées.

1787 sera donc l'exécution de ce projet démentiel qui consistera pendant plus d'un mois à mesurer avec des lunettes, des perches et des mires peintes en noir et blanc, des niveaux, des lectures de thermomètres, de baromètres, et cela dans des conditions exténuantes avec chaleur, pluie, orage et mouches agressives. Ils sont (Reboul et Vidal) les premiers à coucher au sommet d'un pic, les premiers à atteindre un trois mille dans les Pyrénées, les premiers à chercher, sans le trouver, le chemin qui conduit au Mont Perdu que l'on affirme être alors, à tort, le sommet des Pyrénées. Voici des hommes qui montent pour la science et qui redescendent éblouis par la beauté de la nature « sauvage », celle même qui effraie tant les contemporains. « Les observations lithologiques ont eu peu de quoi me dédommager de notre entreprise, mais bien la magnificence du spectacle, le mélange étonnant des rochers, des neiges et des amas d'eau qui rendent cette montagne la plus sauvage et la plus imposante que j'aie parcourue ». (Source Académie des sciences, Paris) lettre de sept. 1787 écrite après avoir gravi le premier 3000 des Pyrénées dans le massif du Néouvielle.



*Photo actuelle  
du Pic de midy d'Ossau,  
vu de Goust.*

En 1788, nous ne voyons Henri Reboloul que dans la vallée de Gavarnie, cherchant la route du Mont Perdu (3355 m) pour accéder au sommet des Pyrénées. Il désire seulement étudier les montagnes primitives et comprendre les causes de leur dégradation ou de leur formation. Pour cela, il suit les conseils du maître en la matière : Horace de Saussure. En cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, les hautes montagnes sont en granit, mais ici elles sont en calcaire. Ce point remarquable ouvre un vaste débat qui ne sera conclu que bien des décennies plus tard.

1789 constitue une année exceptionnelle pour Henri Reboloul, non seulement du point de vue politique, puisque les événements nationaux le dirigeront vers la capitale jusqu'à devenir député à l'Assemblée législative en 1791, mais également pour son itinérance pyrénéenne. Voici un époustouflant parcours de deux mois qui débute, mi-juillet, vers Saint-Lary-Soulan dans les Hautes-Pyrénées, pour s'achever en septembre au sommet du pic Saint-Barthélémy en Ariège. D'ici, Henri Reboloul écrit cette phrase nostalgique : « Je ne puis me refuser à vous dire ici que le même jour je me trouvai sur le St Barthélémy avant le point du jour, j'eus à la fois le plaisir de terminer mes mesures et de porter ma vue dans l'horizon beaucoup plus loin que je ne l'avais cru possible. Fort sensible à la simple vue, j'ai compté Castelnaudary, Carcassonne jusqu'aux chères montagnes de Pézenas et d'Agde, ... » (Musée National d'Histoire Naturelle (MNHN)). Chemin faisant il emporte la première ascension du Quairat (3060 m) et un passage par un sommet totalement en Espagne. Ce dernier « belvédère » nous indique qu'Henri Reboloul avait des

connaissances en Catalogne ou en Aragon, car pour choisir un tel point, particulièrement bien positionné pour son étude, il faut avoir connaissance de quelques paramètres et trouver guides et porteurs autochtones ; pour cela, une minutieuse préparation s'impose en amont. C'est cette année qu'il peut rattacher à la carte de France tous les plus hauts sommets des Pyrénées, positionnés en Espagne ; là aussi une première.

Dans les différents courriers qu'il envoyait à un confrère toulousain, l'on peut deviner l'autre passion naissante : la peinture et les arts. Nous indiquons deux phrases explicites, datées de 1788 et 1789 : « Si l'aspect magnifique et la beauté sauvage de cette enceinte sont difficiles à représenter, la structure n'en est pas moins facile à saisir ; dans ce qui semble fait pour le tourment du peintre de la nature, elle se découvre sans peine aux yeux de l'observateur et de l'historien. » ; « D'autres temps, d'autres soins, à peine ai-je eu le temps jusqu'ici de songer que je venais des montagnes. J'ai commencé pourtant à les redessiner et dans

*Près des cascades  
du Ceriset  
(Cauterets),  
[crayon à mine  
gros/ mine sèche/  
plume ?] sur  
papier, 12,4 x 23  
cm, collection  
famille Reboloul.  
Photo Famille  
Reboloul.*



quelques jours, je vais tenter de les peindre » (MNHN). Mais ici, nous rentrons dans le domaine de Gianmarco Raffaelli.

La Révolution éclate et ajourne ou détruit bien des projets. Henri Reboul ne peut que quitter la France pour rejoindre l'Italie en suivant le chemin des émigrés pris dans la tourmente de la Terreur.

En 1811, nous retrouvons Henri Reboul dans « ses chères Pyrénées » à Luz-Saint-Sauveur. A la lecture de ses courriers, nous devinons un homme usé, fatigué, meurtri par une vie âpre faite d'errance et d'incertitude, un homme malade qui trouve dans les eaux pyrénéennes un remède salvateur, et dans les paysages montagneux une paix intérieure. La santé revient, le goût pour les explorations également. Il reprend ses calculs abandonnés depuis plus de vingt ans, remet ses instruments de mesures en état de marche et repart d'un bon pied montagnard, bien souvent avec sa femme, vers les sommets pyrénéens. En 1816, étant sur les hauteurs de Luchon, il s'aperçoit que l'une de ses mesures de 1787 et de 1789 se rapporte, non pas à la Maladetta, mais à l'Aneto plus éloigné et sur le même axe de visée. La correction des calculs se fera avec son ami d'alors, Jean Vidal. Le Mont Perdu est détrôné, la faute avouée, et l'Aneto devient le point culminant des Pyrénées.

Il semblerait que la vallée d'Ossau lui tienne à cœur, mais il y aura aussi, Cauterets, Gavarnie, Luz-Saint-Sauveur, Luchon, Vic-Dessos, Ax-les-Thermes, Vernet, sans oublier le Canigou, le Capcir et bien d'autres, bref, il sillonne en

tous sens l'intégralité du massif pyrénéen qu'il aime passionnément.

Sa production littéraire ne sera que scientifique, il n'y a aucun texte relatant le côté pittoresque, celui que le public aime tant lire. Dans ces conditions, la mémoire collective l'ignore. On ne doit cependant pas oublier qu'Henri Reboul exprime son côté « romantique » par les dessins et la peinture. En 1820, dans ce qui pourrait être sa dernière grande expédition pyrénéenne, autour de Maladetta et Aneto, son compagnon, Léon Dufour (médecin/naturaliste), ne cesse d'indiquer qu'Henri Reboul arrête souvent sa marche pour croquer des paysages, des cascades, des arbres, des panoramas, et nous avons vu que depuis 1789, il peint ses montagnes tant aimées. Le carnet de terrain que conserve la famille Reboul témoigne d'une belle faculté de composition des paysages mais aussi d'une réelle sensibilité.

Henri Reboul, un grand pyrénéiste méconnu qui ne courait pas après la gloire, mais qui vivait intensément sa passion et œuvrait pour le partage de la connaissance. Une personnalité à découvrir absolument.

**Jean Paul GRAO**

Bibliographie :

- *Henri Reboul l'aube du pyrénéisme* (2013).
- *Deux savants dans les Pyrénées Reboul/Ramond* (2016).

aux Editions MonHélios.



*Le lac de Gaube.*



**Le SICTOM, acteur de la vie locale,  
accompagne les associations de son territoire.**